

"LE PISE : Ô MA DIVINE MAITRESSE !...".

L'ARCHITECTE FRANÇOIS COINTERAUX (1740-1830) ET LA POESIE DU PISE DE TERRE

Christiane Demeulenaere-  
Douyère

La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle voit une réévaluation des arts et métiers qui doit beaucoup à des entreprises éditoriales comme les *Descriptions des arts et métiers* et l'*Encyclopédie*. Celles-ci sont le fait d'institutions savantes (l'Académie des sciences) ou d'intellectuels rompus aux mots et à leur usage (Diderot et D'Alembert). Si leurs auteurs ont enquêté, visité des ateliers, rencontré des artisans, s'ils se sont informés auprès de praticiens, ils ont ordonné, mis en mots et en discours et finalement théorisé des pratiques et des usages, des tours de main, des « secrets » de métier, des savoir-faire techniques dont ils n'avaient qu'une approche très indirecte et une connaissance déléguée.

Même si, à l'instar du menuisier André-Jacob Roubo, fils et petit-fils de compagnons menuisiers parisiens, auteur de l'*Art du menuisier*<sup>1</sup>, d'authentiques « gens de métier » ont contribué directement aux *Descriptions*, il faut bien constater que la plupart des volumes sont redevables à des auteurs qu'il faut classer, comme Duhamel du Monceau, plutôt parmi les technocrates de la technologie. Et, si l'*Encyclopédie* a mobilisé de nombreux collaborateurs dans tous les milieux<sup>2</sup>, le nom d'aucun artisan ne figure à la fin d'aucun article de l'*Encyclopédie*.

Les artisans, artistes, « hommes de l'art », selon le nom qu'on voudra leur donner, n'apparaissent donc qu'en ombre dans des textes écrits par de plus savants qu'eux, derrière lesquels ils sont contraints de s'effacer. Doit-on en conclure que la réhabilitation des arts et métiers a fait l'impasse sur les « gens de métier » et qu'elle s'est faite sans eux, et même finalement contre eux, les

---

<sup>1</sup> Bruno Belhoste, "A Parisian craftsman among the savants: the joiner André-Jacob Roubo (1739-1791) and his works", *Annals of Science*, 2012, 69/3, p. 395-411. (<<http://dx.doi.org/10.1080/00033790.2012.673235>>).

<sup>2</sup> On sait que, pour l'aider à préparer certains articles, Diderot a fait appel à des artisans, comme les horlogers Berthoud et Romilly, l'orfèvre Magimel, le coutelier Foucou et le brasseur Longchamp, Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1993, p. 61.

renvoyant à un savoir réputé empirique et routinier, basé sur le voir-faire et la transmission orale, à l'écart des circuits établis des cultures officielles qui passent par l'écrit et l'imprimé. Cette appropriation – confiscation ? – de la mise en écriture des arts par les « intellectuels » de l'*Encyclopédie* et les technocrates de l'Académie des sciences a sans doute alimenté l'antagonisme profond qui, dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, marque les relations entre « artistes » et « savants »<sup>3</sup>.

Néanmoins, à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en-dehors de toute entreprise institutionnelle et de tout patronage, certains « artistes » ont manifesté un intérêt marqué pour l'écrit. De leur propre initiative, ils ont pris la plume pour produire des ouvrages qui peuvent être bien plus que de simples manuels techniques. Nous présenterons ici l'une de ces personnalités, François Cointeraux. Cet architecte inventeur qui s'inscrit en rupture avec la figure mythique de l'« inventeur héroïque », appartient à la cohorte des « seconds couteaux » du monde inventif qui témoignent du foisonnement et de la richesse de ce milieu.

### **François Cointeraux (1740-1830) et le pisé de terre**

François Cointeraux est relativement connu pour avoir consacré une très large part de sa vie à la promotion de la construction en pisé de terre. L'usage de cette technique vernaculaire et ancienne était assez répandu dans sa région d'origine, le Lyonnais, mais peu usité ailleurs<sup>4</sup>. À ses yeux, le pisé conjugue de multiples avantages : l'économie (la terre est une matière première gratuite présente partout ou presque sans limitation), la solidité (grâce à la pression qui permet de faire des « pierres factices » d'une grande résistance) et surtout l'incombustibilité (le pisé résiste très bien aux incendies qui sont alors un fléau rural). Ce matériau et les techniques qui lui sont liées ont d'autres avantages : ils permettent de construire à peu de frais des bâtiments qui peuvent atteindre deux ou trois étages, offrir une grande résistance au sol,

---

<sup>3</sup> Christiane Demeulenaere-Douyère, « De l'obscurité individuelle à la gloire collective ? Une société d'inventeurs sous la Révolution », dans Patrice Bret et Gérard Pajonk (dir.), *Savants et inventeurs entre la gloire et l'oubli* (actes du 134<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Bordeaux 2009), Paris, CTHS, Collection CTHS-Sciences 13, 2014, p. 69-74.

<sup>4</sup> Laurent Baridon, « Le pisé de François Cointeraux (1740-1830) : la terre pour utopie » (<[adelf-sfsp-2013.sciencesconf.org/conference/cointeraux2012/Baridon\\_le\\_pise\\_de\\_F.Cointeraux\\_2010..pdf](http://adelf-sfsp-2013.sciencesconf.org/conference/cointeraux2012/Baridon_le_pise_de_F.Cointeraux_2010..pdf)>, consulté le 28 septembre 2013) ; actes du colloque *François Cointeraux (1740-1830), pionnier de l'architecture moderne en terre*, organisé par le LARHRA (UMR 5190) et l'INHA, à Lyon, 10-11 mai 2012 (en préparation).

et par conséquent abriter des entrepôts et des fabriques<sup>5</sup>. On peut aussi lui trouver d'autres vertus : la durabilité, la salubrité, un fort potentiel d'isolation thermique<sup>6</sup>.

À l'origine, François Cointeraux est maçon, même si, dans la seconde partie de sa vie, il se présente plus volontiers comme architecte, mais un architecte autoproclamé qui se veut « architecte rural » ou « professeur d'architecture rurale ».

C'est le hasard qui le conduit sur cette voie. Fils posthume d'un père tailleur d'habits, il est formé par un oncle<sup>7</sup>, Nicolas Fauconnet, qui est à la fois maçon (il construit et répare des maisons en ville et en campagne) et exploitant d'un domaine agricole. Ainsi, le jeune Cointeraux reçoit une double formation, en s'initiant en parallèle aux travaux du bâtiment et à ceux de l'agriculture. Par ailleurs, il reçoit une formation technique assez poussée : il étudie le dessin, la perspective et la sculpture, et est l'élève de l'architecte Léonard Roux, qui réalise notamment l'église Notre-Dame-Saint-Vincent, à Lyon. Il acquiert une certaine expertise et particulièrement un bon coup de main pour la peinture à fresque et en trompe-l'œil.

Sa vie se déroule en deux parties à peu près équilibrées : lyonnais de naissance, François Cointeraux développe d'abord une activité, assez prospère semble-t-il, d'entrepreneur en bâtiments, aussi bien en pierres de taille qu'en pisé, principalement à Lyon et à Grenoble. Il est même expert et arpenteur juré de la ville de Lyon.

Par ailleurs, réfléchissant aux usages du pisé, il met au point un procédé technique qu'il appelle le « nouveau pisé » ou « pierres moulées », c'est-à-dire la production en série de blocs de terre comprimée mécaniquement, et non plus à la main, avec une machine adaptée, un coffrage formé de deux banches parallèles et de closoirs, muni d'un système de pression. Pour cet instrument de son invention, qu'il l'appelle la crécise, il demandera et obtiendra en 1807 un brevet d'invention.

En 1787, le cours de sa vie change radicalement. L'Académie d'Amiens le récompense pour un projet de bâtiments agricoles incombustibles en pisé<sup>8</sup>, et

---

<sup>5</sup> Un bâtiment de la Manufacture royale de velours et de drap de coton à Rouen est construit en pisé avant 1791 ; cf. notice de Renaud Benoît-Cattin sur la Base Architecture du ministère de la Culture ([www.culture.gouv.fr/public/mistral/merimee\\_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD\\_4=AUTR&VALUE\\_4=COINTERAUX%20FRANCOIS](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/merimee_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD_4=AUTR&VALUE_4=COINTERAUX%20FRANCOIS)).

<sup>6</sup> Notre époque peut lui trouver une autre vertu : l'usage du pisé s'inscrit pleinement dans les politiques de développement durable.

<sup>7</sup> Sa famille maternelle est composée essentiellement de maîtres maçons.

<sup>8</sup> *Toits et planchers incombustibles, etc. Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens, le 25 août 1787, pour garantir les bourgs et villages d'incendie*, Paris, À l'atelier de Mr Cointeraux,

cette distinction lui confère désormais une petite notoriété qui le conduit à Paris. C'est dans la capitale que va se dérouler la seconde partie de sa « carrière », de 1788 à 1830, date de son décès à l'hospice Sainte-Perrine de Chaillot. Au cours de ces années, pour mieux faire connaître le pisé, il cultive et développe un goût qui préexistait sans doute déjà chez lui pour l'écriture et la « littérature ».

### **La propagande du pisé**

Fort de son prix de l'Académie d'Amiens, Cointeraux vient s'installer à Paris en 1788. Bénéficiant de la protection d'un membre de l'Académie des sciences, le mécanicien Leroy<sup>9</sup>, et de deux architectes parisiens assez connus, Chalgrin et Bellanger, il obtient du comte d'Artois (futur Charles X) un emplacement sur l'ancien Colisée<sup>10</sup>, près des Champs-Élysées. Là, il trouve des espaces non cultivés, assez vastes, où il peut se livrer à des expériences de construction en pisé – il construit notamment une grande voûte en plein cintre en pisé, très remarquable et qui lui vaut de nombreuses visites. Parallèlement, la même année 1789, il remporte le prix de la Société royale d'agriculture avec un projet de ferme « incombustible »<sup>11</sup>.

Mais la Révolution survenant puis s'amplifiant, les conditions politiques et économiques lui deviennent défavorables. Il perd son atelier du Colisée, confisqué comme bien national, et les éventuels commanditaires aristocratiques qui auraient pu financer ses essais. Cette situation le rend très dépendant des financements publics, qu'il recherche avec compétence et constance<sup>12</sup>, il faut le lui accorder, mais pas toujours avec succès. Par ailleurs, il atteint un âge qui ne lui autorise plus les travaux physiques pénibles.

---

Professeur d'architecture rurale, situé à Saint-Mandé, sur le chemin de Vincennes près la barrière du trône, et chez tous les libraires, 1802, in-8°, 38 p.

<sup>9</sup> Jean-Baptiste Le Roy (1720-1800), pensionnaire mécanicien, puis pensionnaire de la classe de physique générale (créée en 1785) de l'Académie royale des sciences et membre résident de la section des arts mécaniques de l'Institut des sciences et des arts.

<sup>10</sup> Établissement de plaisirs ouvert entre 1771 et 1780, sur des terrains du comte d'Artois, frère du roi, dans le quartier des Champs-Élysées.

<sup>11</sup> Il imprime son mémoire sous le titre *La ferme ou mémoire qui a remporté le prix à la Société d'agriculture de Paris le 28 décembre 1789*, avec un plan gravé ; la publication reçoit trois éditions.

<sup>12</sup> Christiane Demeulenaere-Douyère, « François Cointeraux ou les stratégies de l'inventeur », colloque *François Cointeraux (1740-1830), pionnier de l'architecture moderne en terre*, op. cit.

Fig. 1. Illustration d'un mémoire de F. Cointeraux adressé aux administrateurs des biens nationaux du département de Paris (Arch. de Paris, D.Q10/665. Cliché de l'auteur). Le dessin, sans doute réalisé par F. Cointeraux, représente des modèles de constructions en pisé : maison, voûte, pilastre, colonne, piédestaux...



Il trouve une solution en ouvrant des « écoles d'architecture rurale », qui sont en fait des ateliers de démonstration ouverts au public, doublés d'exploitations agricoles et d'écoles de formation pour apprentis ou ouvriers. Il y édifie des modèles en grandeur nature de constructions en pisé. Entre 1788 et 1810, il aura ainsi plusieurs « écoles d'architecture rurale » à Paris, mais la plus aboutie est celle qu'il ouvre en 1802 non loin de la barrière du Trône, sur la route de Paris à Vincennes, à Montreuil, où il achète un terrain. Mais l'adversité s'acharne contre Cointeraux, qui perd son terrain et est bientôt réduit à travailler en cabinet et à produire des modèles réduits qu'il commercialise<sup>13</sup>.

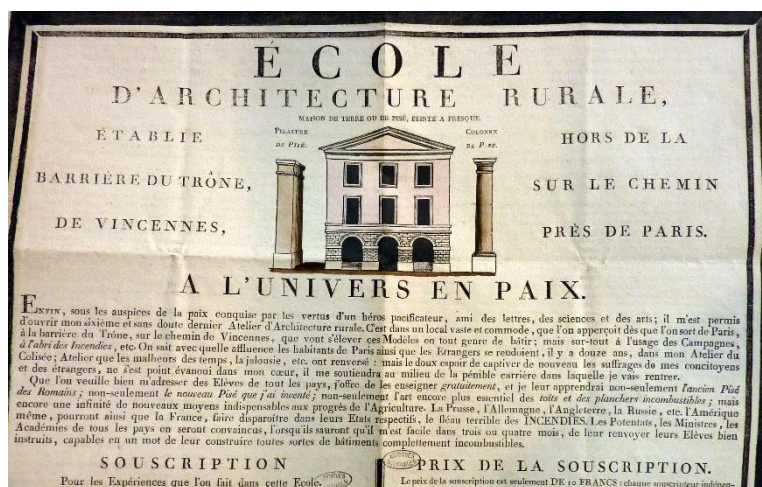


Fig.2. Bandeau gravé illustrant une affiche de F. Cointeraux (Archives nationales, F/13/509. Cliché de l'auteur). Il représente une maison en pisé décorée à fresque, ainsi qu'un pilastre

<sup>13</sup> Christiane Demeulenaere-Douyère, « François Cointeraux à Paris. Le temps des "écoles d'architecture rurale" », communication présentée au 2<sup>e</sup> Congrès francophone d'histoire de la construction, Lyon, 29-31 janvier 2014 (publication en préparation).

L'autre moyen qu'il imagine, ce sont les publications. À côté des « écoles d'architecture rurale », en lien étroit avec elles, il développe une autre activité, de façon tout aussi militante, pour assurer la publicité de ses idées constructives et s'attirer une clientèle. Il rédige et publie, le plus souvent à compte d'auteur ou par souscription, un nombre important d'ouvrages, que souvent il imprime et fabrique matériellement lui-même, avec des moyens de fortune, grâce à une main-d'oeuvre domestique<sup>14</sup>. Leur but est de promouvoir le pisé et les autres inventions dont il est l'auteur, mais la vente de ces publications est aussi une ressource pour ses « écoles d'architecture rurale » et pour lui-même et sa famille.

La bibliographie de François Cointeraux, telle qu'elle a été reconstituée à ce jour<sup>15</sup>, comporte soixante-trois titres parus entre 1788 et 1826, et plus particulièrement entre 1790 et 1810. Il peut s'agir de véritables traités, comptant plusieurs dizaines de pages, ou de brèves plaquettes comportant moins de dix pages, et même de prospectus d'une page recto-verso. Elles se distinguent en traités théoriques, en cours professés, et en écrits commerciaux à fin essentiellement publicitaire. Centrées autour du « nouveau pisé » et des nombreuses inventions de leur auteur, ces publications sont toutes marquées par une grande propension à l'autobiographie et à une certaine autosatisfaction.

## Un style Cointeraux

Cointeraux n'est pas le premier à écrire sur le pisé<sup>16</sup>. Avant lui, l'ingénieur et artiste Georges-Claude Goiffon (1712-1776), collaborateur de Bourgelat à l'École vétérinaire, a publié, en 1772, un petit ouvrage, *L'Art du maçon piseur*. D'autres ensuite se sont essayés au sujet, comme l'architecte lyonnais Catherine-François Boulard, en 1786 dans le *Cours complet d'agriculture* de

---

<sup>14</sup> On dit que, chez lui, ses filles font « gémir la presse du matin au soir ». Sur la fabrication matérielle de ces publications, Jean-Philippe Garric, « François Cointeraux (1740-1830). L'avant-garde de Art de bâtir aux champs », *In Situ* [En ligne], 21 | 2013, mis en ligne le 12 juillet 2013, consulté le 9 avril 2014. URL : <http://insitu.revues.org/10345> ; DOI : 10.4000/insitu.10345.

<sup>15</sup> La bibliographie des œuvres de François Cointeraux établie par Jean-Philippe Garric à l'occasion du colloque *François Cointeraux (1740-1830), pionnier de l'architecture moderne en terre*, Lyon, 10-11 mai 2012, est consultable sur <<http://cointeraux2012.sciencesconf.org/resource/page?id=3>>.

<sup>16</sup> Valérie Nègre, « La « Théorie-pratique » du pisé. Mise en discours et en images d'une technique et sa réception dans le Sud-Ouest de la France aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », *Techniques & culture*, n° 41, 2003, *Briques : le cru et le cuit*, en ligne sur <<http://tc.revues.org/57?lang=en>> (consulté le 8 juin 2013).

l'abbé Rozier (t. VII). Mais Cointeraux se pose comme le premier professionnel du pisé à écrire sur le pisé, et il reproche justement à Goiffon de ne pas être un praticien du pisé : « Si M. Goiffon eût pratiqué le pisé, son traité aurait été complet, et seroit la cause que cet art se serait répandu [...]»<sup>17</sup>. »

Ce qui le distingue de ses prédécesseurs, c'est non seulement une solide connaissance expérimentale de la matière et des techniques dont il traite, et qu'il a pratiquées, mais c'est aussi un style peu habituel dans les traités de cette nature. Il écrit sur une matière prosaïque, fonctionnelle, assez austère – il s'agit d'expliquer comment construire à partir de murs monolithes en terre ou de briques obtenues en comprimant de la terre –, dans laquelle, grâce à un style inimitable, il sait mettre beaucoup de poésie et même une forme de grâce.

Car il existe un style Cointeraux, qu'on retrouve aussi bien dans sa production imprimée que dans les innombrables pétitions qu'il adresse à l'administration. Un style vif et imagé, simple et enthousiaste, plein de verve, fait d'interjections, d'interpellations. Lui-même se met souvent en scène (en se présentant le plus souvent comme « l'Artiste ») ; il use de dialogues entre lui-même et ses lecteurs ou même, comme dans cet extrait<sup>18</sup>, entre le pisé et la peinture :

« Le Pisé : Ô ma divine maîtresse ! Je n'aurais jamais pu croire qu'il nous eut été aussi facile d'orner la demeure des humains.

« La peinture : Ne crains point d'ajouter qu'il nous est également aisé de varier leurs plaisirs, et de leur en procurer une infinité de nouveaux ? Non seulement les hommes auront avec nous la faculté de faire dans leurs jardins toutes sortes de sujets plus agréables les uns que les autres, tels que des piédestaux, des obélisques, des colonnes triomphales ; mais plus encore ils pourront faire avec le pisé des figures humaines.

« Le pisé : Cela paraît impossible à l'égard des figures.

---

<sup>17</sup> F. Cointeraux, *École d'architecture rurale, Premier cahier, Dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec la terre seule. Ouvrage dédié aux Français en 1790, revu et corrigé par l'Auteur, l'an 2ème de la République Française, une et indivisible, dans le mois de Floréal. Seconde édition, À Paris, Chez le Citoyen Cointeraux, Professeur d'architecture rurale, rue du faubourg Honoré, n° 108, en face de la grande rue Verte, ou Chez le Citoyen Fuchs, Libraire, quai des Augustins, n° 28, [1790], p. 4.*

<sup>18</sup> F. Cointeraux, *L'Art de peindre à fresque sur le pisé avec la découverte de l'auteur pour rendre durable cette peinture, ensemble les enduits les tapisseries et l'épreuve du canon dans le pisé. Deux cahiers réunis en un, formant neuf feuilles d'impression, in 8°. Prix 2 fr. franc de port. Se vend à l'école d'architecture rurale, sur le chemin de Paris à Vincennes, près de la barrière du Trône, vis-à-vis Saint-Mandé, où il est libre à chacun de venir voir avec quelle facilité on exécute cette peinture sans colle et sans huile, l'enduit qui la précède, en même temps voir les ouvriers travailler au Pisé et par d'autres procédés. Publié de rechef en l'an II ou 1803, Saint-Mandé [Lyon], École d'architecture rurale, 1803 (An 11) [1797].*

« La peinture : Je n'entreprendrai pas à présent de t'en donner la certitude ; j'attends pour t'en convaincre, que le professeur aie fait dans son école une de ces figures comme il en a le projet. »

Bien qu'il se revendique comme autodidacte, il faut convenir qu'il écrit très bien : d'abord, formellement, il a une belle écriture très calligraphiée et agrmente ses écrits de dessins et d'ornementations diverses. Les très nombreuses correspondances et pétitions qu'il adresse à l'administration tout au long de sa vie montrent qu'il manie la langue française avec aisance et inventivité. Il sait forger de brillants néologismes, comme cette fameuse « Agritecture », synthèse d'architecture et d'agriculture, ou encore la « charrue-erse », contraction lexicale d'une charrue et d'une herse.

Pourtant, en prenant la plume, Cointeraux n'a pas de prétentions littéraires, mais plutôt des intentions pédagogiques : « Mon style ne peut être brillant, mais il sera utile. Je le rendrai clair et simple pour être à la portée de tout le monde, particulièrement des ouvriers. Je ne parlerai que de tout ce qui est analogue à l'art que je traite ; par ce moyen je conduirai directement au but le lecteur<sup>19</sup>. »



Fig. 3.  
Cartouche faisant la publicité pour les ouvrages de broderie des Citoyennes Cointeraux, figurant dans un mémoire de F. Cointeraux aux administrateurs des biens nationaux du département de Paris (Arch. de Paris, D.Q10/665. Cliché de l'auteur).

<sup>19</sup> F. Cointeraux, *École d'architecture rurale. Premier cahier...*, op. cit.



Dans certaines publications, il cherche à s'adresser aux enfants<sup>20</sup>. Il a même eu le projet d'écrire des romans pour transmettre plus aisément ses idées au grand public, au-delà du cercle restreint des spécialistes.

Ses brochures ont des titres pittoresques et accrocheurs, destinés à retenir l'attention : *Les Erreurs de mon siècle sur l'agriculture et sur les arts...* par le patriote Cointeraux,... (Paris, an II ?) ; *La Cuisine renversée, ou Le Nouveau ménage, par la famille du professeur d'architecture rurale* [...] (Lyon, An 4<sup>e</sup>-1796) ; ou *L'Art de diminuer et de perdre son bien et sa tranquillité, ou les Propriétaires au confessionnal...* (Paris, 1806) ; ou encore *Le joyeux vigneron à ses vendanges et à sa provision de sucre de raisin* (Paris, 1810).

Les ouvrages de F. Cointeraux ont connu une large diffusion ; on sait que des personnalités comme Lavoisier, Mirabeau, et, sur le plan international, Jefferson et Washington en ont eu connaissance. Les conférences de son *École d'architecture rurale...* ont été traduites en plusieurs langues (anglais, italien, danois, finnois et russe), ce qui le fait reconnaître aujourd'hui internationalement comme un primitif du béton et lui assure une postérité<sup>21</sup>.

### **Une conviction sociale affirmée**

Mais les écrits de François Cointeraux ne sont pas que techniques. Ce sont aussi des écrits politiques où il exprime des convictions sociales fortes et originales. Généralement, il montre un souci constant du « bien de la chose publique » : « pour moi, écrit-il, je ferai tout mon possible pour servir mes compatriotes<sup>22</sup>. »

En premier lieu, il entend contribuer au progrès du monde agricole. Il prend la défense des populations rurales, particulièrement de celles des villages ravagés par les incendies dont le recours au pisé dans la construction de leurs fermes pourrait à l'avenir aider à améliorer la situation en les protégeant du feu. Mais, au-delà, le pisé offre bien d'autres avantages à quiconque est exploitant agricole, et ce savoir qu'il tire de sa double expérience de maçon et d'agriculteur, il veut le mettre au service de ses lecteurs.

Plus largement, c'est à l'ensemble des « pauvres » qu'il s'intéresse. Pour lui, le faible prix de revient du pisé permet de leur procurer des logements dignes, sains, bien équipés. Et, même s'ils sont destinés à des pauvres, ces constructions peuvent être belles, car le pisé peut être décoré d'une peinture

---

<sup>20</sup> F. Cointeraux, *Les petits bâtisseurs en exercice*, Paris, Delaunay, 1816.

<sup>21</sup> P. Collins le classe comme un des « prédécesseurs d'Auguste Perret », Peter Collins, *Splendeur du béton. Les prédécesseurs et l'œuvre d'Auguste Perret*, Paris, Hazan, 1995 [1959], p. 26-32.

<sup>22</sup> F. Cointeraux, *De la distribution des batiments de pisé...*, Paris, Vezard et Le Normant, 1793, p. 4.

a fresco qui, en pénétrant la terre humide, se fixe en séchant, offrant des possibilités de polychromie et de trompe-l'œil ; ainsi, les murs peuvent être habillés d'éléments moulés en pisé, pilastres, chambranles ou panneaux..., et d'ornements de diverses couleurs.

Il se soucie particulièrement du bien-être et de la santé de ses contemporains :

- pour les aider à mieux se nourrir, il leur propose des aménagements en pisé qui permettent de mieux conserver les aliments, des silos en pisé pour le stockage des grains, des citernes et foudres en pisé pour le vin ; pour améliorer la vinification, il invente une machine à « dégrapper » le raisin.

- il suggère aussi une nouvelle façon de cuisiner : il adapte le principe de la machine qui sert à compresser les briques de pisé, la crécise, à un « épurateur de légume » (sorte de presse-purée) qui permet de produire des vermicelles de pomme de terre. Sous cette forme, la pomme de terre peut servir dans la confection de nombreuses recettes de potages et de soupes, qu'il propose à ses lecteurs.

- il s'intéresse enfin à la question cruciale du chauffage : il propose de substituer aux poêles à foyer ouvert qui font entrer l'air froid sous les portes et fenêtres, un nouveau type de foyer, un poêle en pisé, qu'on construit à l'intérieur de la cheminée et dans lequel sont aménagés des petits foyers fermés, de différentes tailles, avec un emplacement dans lequel le pot peut s'encastrier. Son but est d'éviter la déperdition de la chaleur. En apportant des solutions à la question du chauffage, il cherche à améliorer les conditions de vie et, en économisant le bois de chauffage, à diminuer la dépense.

Des « artistes » comme François Cointeraux – et quelques autres... – illustrent un désir qu'on voit s'affirmer dans le monde de l'atelier en ces années charnières des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, celui d'accéder à l'expression publique, particulièrement par l'expression écrite, un « besoin de mots » qu'on retrouve, par exemple, sous la plume d'un de ses contemporains, le compagnon vitrier parisien Jacques-Louis Ménétra (1738-1812)<sup>23</sup>. Le processus révolutionnaire a certainement encouragé ce désir d'expression publique. On sait que Cointeraux a fait partie, sans y jouer de rôle éminent, de la Société des inventions et découvertes, une société technicienne qui, en 1790-1791, sait saisir avec talent et habileté le droit nouveau de s'assembler en sociétés

---

<sup>23</sup> Jacques-Louis Ménétra, *Journal de ma vie*, édité par Daniel Roche, Paris, Albin Michel, 1998.

libres<sup>24</sup> et d'adresser des pétitions à la représentation nationale pour prendre en main la défense des intérêts moraux et économiques des artistes-inventeurs et obtenir le vote de la législation sur le brevet d'invention<sup>25</sup>.

En ce qui concerne les « élucubrations » de Cointeraux, aussi échevelées puissent-elles paraître parfois, elles expriment une pensée originale. Elles traduisent une conviction forte du rôle social de l'architecte et une vraie prise en compte de l'intérêt public. Il faudrait sans doute les mettre en relation avec les écrits des ouvriers-écrivains, des poètes de l'atelier de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que Jacques Rancière nous a fait découvrir dans sa *Nuit des prolétaires*<sup>26</sup>. Il y a sans doute là une filiation, un fil certes ténu mais continu, qu'il faudra définir plus précisément, mais qui procède de la même revendication d'exister.

(Chercheur associé, Centre Alexandre Koyré, UMR 8560 –  
CNRS – EHESS – MNHN, Paris)

---

<sup>24</sup> La loi du 21 août 1790 reconnaît aux citoyens « le droit de s'assembler paisiblement et de former entre eux des sociétés libres à la charge d'observer les lois qui régissent tous les citoyens », Jean-Claude Bardout *L'histoire étonnante de la loi de 1901. Le droit d'association avant et après Pierre Waldeck-Rousseau*, Lyon, Éd. Juris Service, 2001, p. 85 et suiv.

<sup>25</sup> Christiane Demeulenaere-Douyère, « Les pétitions et leur rôle dans le vote des lois sur l'invention en 1791 », dans *L'individu face au pouvoir : les pétitions aux assemblées parlementaires*, *Revue administrative*, n° spécial 2008, p. 61-69 ; *idem*, « Inventeurs en Révolution : la Société des inventions et découvertes », *Documents pour l'histoire des techniques*, n° 17, 2009, p. 19-56 (<<http://dht.revues.org/483>>).

<sup>26</sup> Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.